

Les tragiques ratés de l'aide au Rwanda

*Les humanitaires critiquent l'armée et dénoncent le coût des transports.
L'eau arrive au compte-gouttes, et la pub n'est jamais très loin de la charité.*

Malgré de réels progrès de l'aide humanitaire et un regain d'optimisme perceptible dans les médias, les médecins présents dans les camps de réfugiés ne voient pas, eux, l'avenir en rose. Ils annoncent une épidémie de dysenterie, notent une recrudescence des cas de malnutrition, dénoncent les détournements de l'aide internationale, objet de trafics parfois meurtriers. Pourquoi si peu de progrès ? Les associations contactées par « Le Canard » répondent par quelques vérités grinçantes.

● Approvisionnement au compte-gouttes

« Que, près d'un mois après leur arrivée, 1 million de personnes risquent leur vie, faute d'eau potable, à 15 kilomètres de l'un des plus grands lacs africains, cela soulève l'indignation », tempête un médecin sans frontières.

« Aujourd'hui, tous les réfugiés rwandais ne disposent pas d'un litre d'eau. En 1991, les Etats-Unis fournissaient 17 litres par homme et par jour aux soldats de l'opération "Tempête du désert" contre l'Irak. Mieux : j'ai vu, lors de l'hiver 1991-1992, l'Iran, avec quelques associations, mettre en place un pont aérien et approvisionner en eau, en quelques jours, 800 000 Kurdes réfugiés dans les montagnes du nord de l'Irak. »

● Armée pas toujours combative

Si le travail des militaires qui évacuent et enfouissent quotidiennement des monticules de cadavres force le respect, l'inactivité, parfois inévitable, de centaines de bérets rouges, gardiens de l'aéroport de Goma et protégeant les cargaisons débarquées, est moins appréciée. « C'est choquant de voir autant d'hommes, aussi entraînés et équipés, à deux pas du mouroir. Ou passant leur journée à occuper les journalistes », râle un médecin récemment rentré de Goma.

« La route reliant les différents camps est à voie unique, poursuit-il. Chaque jour, des enfants, des malades s'y font écraser. La difficulté d'y doubler, de s'y croiser, ralentit l'arrivée du ravitaillement. »

« Et ne pouvait-on, demande un de ses collègues, aménager un peu ces camps avant l'arrivée de la foule des réfugiés, à la mi-juillet ? Informé par les pilotes qui survolaient la région, on savait qu'ils allaient déferler, en trois jours, sur Goma. Durant ce délai, rien n'a pratiquement été prévu en matière d'approvisionnement et d'adduction d'eau. »

● Politique et petits pas

« Personne, à Paris, ne nous a soutenus lorsque nous avons été déclarés indésirables par le préfet de Cyangugu (sud-ouest

du Rwanda) à cause de notre dénonciation du génocide, déplore un bénévole. Il est vrai que nous en demandions beaucoup. Par exemple, le brouillage des appels au meurtre de Radio Mille Collines... »

Le soutien de ministres comme Philippe Douste-Blazy (Santé) a été apprécié. Même s'il a dû remballer quelques centaines de perfusions anticholériques, inadaptées, qu'il avait apportées à Goma. Une petite erreur de diagnostic pour ce toubib.

● Journalistes en treillis

Et la fréquentation assidue des militaires par les journalistes ? « Normal, persiste un militant des droits de l'homme. Ils dépendent de l'armée pour les trans-



ports, l'eau, les sanitaires, parfois la nourriture et — capital — les lignes téléphoniques. De plus, ils assistent tous les jours à 16 h 30 au point de presse des généraux. »

Une sourde rivalité opposant militaires et humanitaires, une consœur de la radio a fait écho aux critiques des premiers en traitant, à l'antenne, le travail de Médecins sans frontières de « médiatique-mé-

diatoc ». Personne, disait-elle, ne remarque leur présence. Enquête un peu courte : près de 400 volontaires de l'association travaillent au Rwanda, certains depuis près d'un an...

● Transports, rarement de joie

« Dans notre budget Rwanda (environ 400 millions) d'ici à la fin de l'année, 45 % seront consacrés au transport. C'est énorme, gémit un représentant du Comité international de la Croix-Rouge. C'est-à-dire que lorsque vous donnez 100 F, 45 vont à la logistique et seulement 55 aux victimes. Nous disposons sur place de 130 camions et leurs propriétaires profitent de la situation en nous les louant fort cher. »

« Les affrêteurs d'avions commerciaux (souvent des Iliouchine ou des Antonov) ne nous consentent aucun rabais, renchérit un dirigeant de Médecins du Monde. Un Paris-Goma coûte 700 000 F. » En revanche, conviennent la plupart des associatifs, de très nombreuses entreprises contribuent à remplir gratuitement les cales. Une seule contrainte : ces donateurs, même les plus généreux, veulent que leur nom apparaisse. Il faut donc fabriquer des badges, marquer des sacs, tenir une comptabilité exacte de qui a donné quoi. La pub va avec la charité !